

Mitja Rietbrock

Journaliste reporter d'images
à la Télévision nationale suisse

« La chute du mur de Berlin
m'a donné le goût de vivre l'Histoire »

Quand le mur est tombé, il avait 18 ans. Témoin de la marche de l'Histoire dans son propre pays, le jeune munichois s'est découvert une vocation, ce jour-là, pour le grand reportage. Seul avec sa caméra, Mitja Rietbrock, 43 ans, a rencontré les rebelles de Benghazi en Libye, l'ancien garde du corps de Ben Laden au Yémen et les rescapés du séisme en Haïti. Dans le jargon journalistique, Mitja Rietbrock fait partie des JRI : les journalistes reporters d'images. Ce sont eux qui interviewent, filment et commentent leurs reportages. Aussi multitâches que des couteaux suisses. Et de plus en plus recherchés par les rédactions.

Libye



« Mitja, changez de métier, vous êtes vraiment mauvais. » Cette petite phrase assassine, il ne l'a jamais oubliée. C'était il y a vingt ans, quand le jeune étudiant allemand, inscrit en licence de Lettres modernes à Tours, faisait ses débuts à la Nouvelle République. Touché mais pas coulé, il s'est juré ce jour-là d'envoyer à ce rédacteur en chef peu amène la liste de ses prix les plus prestigieux, dès qu'il percerait dans le métier. La moisson s'est révélée meilleure qu'il ne l'espérait mais l'esprit revancharde a disparu.

Diplômé de l'école de journalisme de Lille en 1998, le reporter a forcé le destin bien des fois pour parvenir à ses fins. « Deux ou trois ans avant moi, les promotions de jeunes journalistes trouvaient du travail dès leur sortie de l'école. La situation a changé en peu de temps. Moi, personne n'est jamais venu me chercher. » A défaut d'opportunités, il marche au culot. A Marseille, il frappe à la porte de M6 et leur propose d'être « testé » gratuitement pendant quelques jours avec cette petite phrase qui en dit long sur sa détermination : « vous ne le regretterez pas ! » Essai réussi. Il est envoyé dans les locales de la chaîne aux quatre coins de l'Hexagone.

Haïti



À Paris, une boîte de production lui donne sa chance. Il réalise ses premiers 26 minutes pour « Zone Interdite » et « Envoyé Spécial », tout en travaillant pour Arte. C'est là qu'il rencontre Andrea, la future maman de ses deux petites filles.

« Je l'ai suivie en Suisse et j'ai dû tout recommencer à zéro. »

L'audace paie à nouveau. Alors que la Télévision nationale suisse l'éconduit plusieurs fois, il se faufile dans la cafétéria de la chaîne et appelle la rédaction sur un poste fixe. Plutôt que d'envoyer les vigiles, celle-ci est bluffée. « Ils m'ont dit : on recherche des journalistes comme vous, qui ne se découragent pas au premier obstacle. »

Rapidement, on l'envoie dans les « shiting countries ». Des pays meurtris par la guerre ou les catastrophes naturelles, laissant une population exsangue mais toujours généreuse. « Moins les gens ont et plus ils donnent. Ça m'a souvent frappé en reportage. »

Des victimes de la guerre civile en Sierra Leone aux rescapés du tremblement de terre en Haïti, il cherche « à donner la parole à ceux qui ne l'ont pas ». Au fil du reportage, des liens se tissent. « Tu arrives

dans un pays comme journaliste et tu repars bien souvent comme un ami. »

Seul sur le terrain, le rôle du JRI n'est pas sans difficulté. « C'est à la fois dur physiquement, car tu portes le matériel, mais aussi psychologiquement car tu dois préparer les gens à l'interview. Mais le grand avantage d'être seul, c'est que tu es très proche de tes protagonistes. »

En 2011, le « Printemps arabe » met un terme à ses missions périlleuses. Alors qu'il est envoyé en Libye, son hôtel est pris pour cible par les hommes de Kadhafi. La bombe explose dans le hall sans faire de victimes. Mais la mort n'est pas passée bien loin. « J'aime ce métier, mais je ne suis pas prêt à risquer ma vie pour lui », confie le père de famille.

L'an dernier, il a fait une exception. Il s'est rendu en Somalie pour faire le portrait de Mahamed Abdiliaahi Ibrahim, un poète hors du commun qui, « à la force de ses mots, lutte contre le fanatisme religieux et la piraterie qui ronge son pays ».

Cœur de reporter

Parce qu'« on ne peut prendre sans donner en retour », Mitja Rietbrock a lancé Its OUR world !, une fondation œuvrant pour les enfants dont il a croisé le chemin en reportage. Des petits cartoneros de Buenos Aires aux enfants soldats du Sri Lanka, le reporter raconte leur histoire en photos, dans une exposition qui fait le tour du monde depuis douze ans. En 2006, Its OUR world ! a fait escale au Centre d'art de Nouméa.

www.its-our-world.com

